

4 décembre 2007
Bernard COLOMBAT

Documents pour les cours :
L1 S1 [54LG1011] La linguistique et son histoire : quelques repères
L3 S5 [49LG4035] Histoire des approches linguistiques

Les premières descriptions des langues du monde

Le Moyen Age occidental était centré presque exclusivement sur le latin, auquel il associait les deux autres langues sacrées, l'hébreu et le grec, que l'on connaissait peu (à l'exception de quelques hellénistes et de certains ouvrages comme la *Grammatica Graeca* de Roger Bacon, 1268). Les choses changent considérablement avec la Renaissance, avec le retour à l'étude du grec et l'intérêt porté à l'hébreu.

Au XV^e siècle, il devient facile d'apprendre le grec, en raison de la venue de Byzantins à la suite de la prise de Constantinople (1453) par les Turcs : ils arrivent en général à Venise par la Crète et gagnent leur vie en enseignant leur langue maternelle ou en travaillant comme copistes. Un problème se pose néanmoins, celui du manque de manuels bilingues de grammaire grecque ; Politien apprend le grec tout seul à l'aide d'une traduction latine (ex. la *Bible* traduite par Jérôme, Aristote traduit par Gaza). Mais il y a beaucoup de traductions latines d'œuvres grecques, en particulier sous l'impulsion du pape Nicolas V (1447-1455) : les humanistes italiens pouvaient utiliser ces traductions, mais Guarinus Veronensis [Guarino de Vérone] eut le courage d'aller étudier le grec à Constantinople dans les années 1390 : il y suivit l'enseignement de Manuel Chrysoloras, il y resta cinq ans, en ramena deux caisses de manuscrits précieux. La légende veut qu'une caisse se perdit durant le voyage et que Guarinus fut si affecté que ses cheveux blanchirent en une nuit ! C'était une pratique courante que de ramener des manuscrits d'Orient : en 1423, Jean Aurispa ramène 238 livres grecs (dont sans doute pas mal de doubles !) ; François Filefe (qui alla, comme Guarinus, apprendre le grec à Constantinople) en ramena 40 ; Laurent de Médicis envoya Janus Lascaris en 1492 pour en chercher dans les provinces byzantines ; la grande bibliothèque de Venise (devenue la Marciana), reçut, elle, en 1468 les volumes du cardinal Bessarion (Reynolds et Wilson, 1986 : 101 ; Förstel, 2000 : 667). Manuel Chrysoloras lui-même enseigna le grec à Florence et est l'auteur d'une grammaire grecque par questions / réponses (ca 1400).

Quant à l'hébreu, on s'y intéresse, pour des raisons plus théologiques que réellement linguistiques (il s'agit de soutenir la thèse de l'hébreu langue mère) avec trois conséquences : (1) on découvre une langue très différente dans ses structures ; (2) on décrit cette langue en des termes différents, non pas mots et paradigmes, mais racine et suffixes ; (3) on découvre la notion de parenté linguistique parce que l'hébreu est étudié en même temps que l'araméen et l'arabe (Percival, 1992 : 228).

Les grandes découvertes apportent elles aussi leur lot de description de langues « exotiques ». Mais un des moteurs les plus puissants à la mise en parallèle des langues fut certainement la Réforme qui non seulement poussait les érudits à acquérir une connaissance plus directe du texte hébreu originel de l'Ancien Testament, mais aussi les portaient à considérer comme une bénédiction la possibilité de prêcher la parole du Seigneur dans de nouvelles langues très diverses.

L'idée se développe selon laquelle on doit pouvoir donner une description commune à toutes les langues. Dans son *De originibus seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate, deque variarum linguarum affinitate* [Des origines ou de l'antiquité de la langue et de la race hébraïques et de l'affinité des différentes langues], Paris, 1538, Guillaume Postel soutient l'idée que le rapport de l'hébreu et de l'arabe est indiqué par la similitude de leur structure grammaticale, avec comme point commun essentiel la racine trilittère. Dans son *De ratione*

communi omnium linguarum et literarum commentarius [Commentaire sur le système commun de toutes les langues et de toutes les lettres (au sens de caractères)], Zürich, 1548, Theodor Bibliander « explique que toutes les langues pourraient être décrites avec profit si elles étaient d'abord analysées grammaticalement de manière uniforme, et spécifiquement dans le cadre théorique hébraïque » (Percival, 1992 : 229).

Dans son *Mithridates* (1555 ; M. Peters éd., 1974), dont le titre complet peut se traduire par « Mithridate, Observations sur les différences des langues, aussi bien les langues anciennes que celles qui sont actuellement utilisées parmi les diverses nations du monde entier », Conrad Gessner insiste beaucoup plus sur les *différences* qui séparent les langues que sur leur apparentement. Mais le même enthousiasme l'anime à l'idée de pouvoir prêcher la parole du Seigneur dans tant de langues si diverses, lui qui voit dans l'invention de la typographie la main de Dieu permettant une évangélisation rapide de tous les peuples (1555 : 45r°).

Gessner n'est pas un « linguiste » de profession. Auteur de nombreux ouvrages dans le domaine de la médecine, de la zoologie, de la botanique, de la bibliographie, il a l'objectif de rassembler dans un minuscule traité, par ordre alphabétique, toutes les observations qu'il a pu faire dans ces ouvrages. Il a en outre l'idée de donner comme échantillon de ces langues le *Notre Père* dont il propose 24 versions : en latin, éthiopien, anglais, arabe, arménien, « wallique » [gallois], chaldéen, français, allemand, flamand, islandais, vieux haut allemand, gueldrois, grec, hébreu, espagnol, hongrois, tchèque (bohémien), polonais, italien, romanche, sarde (langue des citadins, en fait le catalan), sarde (langue des campagnes). Puisant à de nombreuses sources aussi bien antiques que modernes (environ 150), il fournit un tableau à la fois décevant et riche des langues alors connues. Décevant, car entaché de nombreuses approximations (Gessner rassemble toutes les langues slaves, avec quelques langues finno-ougriennes, sous le nom d'illyrien) ou d'erreurs (il croit pouvoir faire dériver l'arménien de l'hébreu et confond le perse et le turc), mais riche, car fourmillant d'informations alors peu connues, d'observations sur l'évolution des langues et leur diversification en dialectes. Ainsi, il semble avoir découvert le principe des lois consonantiques, sans créer un terme pour les désigner, par exemple quand il écrit : « Les Celtes [c'est-à-dire les habitants du haut et du moyen Rhin] ont *toujours s*, là où les Belges [les bas allemands] ont *t*, comme *Wasser / watter : Groß/ grott : Das / dat* » (1555 : 21r°).

Avec son entreprise, Gessner inaugure une longue série d'ouvrages de plus en plus complets et mentionnant un nombre toujours plus grand de langues. Dans son déjà très volumineux *Thresor de l'histoire des langues de cest univers* (1613), Claude Duret en recense 53. Mais c'est au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle que le genre des « compilations linguistiques » connaît la plus forte croissance, comme le montre la liste suivante (Auroux et Hordé, 1992 : 538) :

MONBODDO James Burnet, Lord, *Of the Origin and Progress of Language*, 6 vols, Edinburgh et Londres, 1773-1792.

COURT DE GEBELIN Antoine, *Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, 9 vols, Paris, l'auteur, 1773-1782.

HERVAS Y PANDURO abbé Lorenzo, *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeracion division y clases de estas segun la diversidad de sus idiomas y dialectos* [Catalogue des langues des nations connues, et dénombrement, division et classification de ces dernières selon leurs idiomes et dialectes], 6 vols, Madrid, Impr. de la Administracion del Real Arbitrio de Beneficiencia, 1800-1805 ; rééd. Madrid, Ediciones Atlas, 1979.

PALLAS Peter Simon, *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa Augustissimae cura collecta* [Vocabulaires comparés de toutes les langues et dialectes, collectés par la main d'une très auguste personne], Saint-Petersbourg, De Schnoor, 1787-1789; 2^e éd. 1790-1791 ; rééd. de la 1^{re} éd., Hambourg, Buske, 1977.

ADELUNG Johann Christoph & VATER Johann Severin, *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten* [Mithridate ou science générale des langues, avec comme échantillon le Notre Père dans près de cinq cents langues et dialectes], 4 vols, Berlin, 1806-1817.

BALBI Adriano, *Atlas ethnographique du globe, ou classification des peuples anciens et modernes d'après leur langue*, 2 vol., Paris, Rey et Gravier, 1826.

Dans ce grand mouvement, le nombre des langues évoquées, puis de plus en plus soigneusement décrites, s'accroît : « Gêbelin recense une soixantaine de langues, Pallas 222 (280 pour la seconde édition), Hervás monte à 300, Adelung et Vater à 400, Balbi en retient 500 et conjecture que les langues de l'univers doivent être environ 2000 » (Auroux et Hordé, 1992 : 539). Les conditions de production et les objectifs sont pourtant fort différents. Nous n'en évoquerons que quelques traits, renvoyant, pour plus de détails, au chapitre « Compilations » du *Corpus de textes linguistiques fondamentaux* (vol. 2, 2000 : 351-368). Monboddo vise à la construction d'une anthropologie linguistique : les recherches sur le langage doivent permettre de remonter jusqu'à l'origine de la race humaine et de suivre son évolution. Court de Gêbelin est à la recherche d'une langue universelle, organique et primitive. Grâce notamment aux jésuites de passage à Rome, Hervás, qui sera nommé par le Pape bibliothécaire du Quirinal, est le linguiste le mieux informé de son temps sur la répartition des langues du monde : il interroge les jésuites revenant de pays très divers et demande aux missionnaires de lui écrire de courtes grammaires. Pallas prétend être simplement le rédacteur obéissant à l'injonction de Catherine II de Russie de collecter tous les dialectes de l'univers : il dresse donc des listes lexicales contenant la traduction d'environ 300 mots russes en 200 langues anciennes et modernes, regroupées par familles, en commençant par les langues slaves, puis les langues celtiques, les langues romanes. Adelung, auteur également d'une grosse grammaire allemande, part du principe que les langues étaient toutes monosyllabiques au départ. Son collègue Vater, orientaliste et déjà comparatiste, insistera davantage sur la parenté génétique des langues. C'est d'ailleurs le comparatisme qui, en mettant au premier plan la parenté et l'histoire des langues, provoquera la fin de ce vaste mouvement, du moins une fin provisoire si l'on considère que la typologie linguistique est un lointain héritage des compilations.